

DISCOURS DE REMERCIEMENT DE JONAS LÜSCHER

REMISE DU PRIX FRANZ HESSEL 2013

Madame la Ministre Aurélie Filippetti,

Madame la Ministre Monika Grütters,

Mesdames, messieurs,

Cher Frédéric Ciriez,

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance pour l'attribution de ce prix. D'abord, je tiens à remercier le jury d'avoir consacré une telle attention à mon livre, mais aussi les parrains de ce prix, la Villa Gillet et la Fondation Genshagen, ainsi que les gouvernements des deux pays pour leur soutien.

Mais je tiens aussi à saisir l'occasion pour remercier, encore une fois, mon éditeur C.H. Beck et ses collaborateurs fantastiques à Munich.

Ce prix sert, entre autres, à faire connaître les écrivains dans l'autre langue. Dans mon cas, grâce à une coïncidence, en quelque sorte, ce but est déjà atteint. Les éditions Autrement ont remarqué ma nouvelle et vont la publier, l'hiver prochain, en langue française. Je tiens à les remercier également.

Ce prix, qui porte le nom de Franz Hessel, est parrainé par deux organismes consacrés au dialogue européen et interculturel, ce qui m'offre une excellente occasion de réfléchir à ce que cela signifie, d'être un écrivain européen, aujourd'hui – c'est-à-dire dans un certain contexte politique et social donné. Pour ne pas réfléchir à vide, il faut réunir les deux conceptions de littérature et d'engagement.

De nos jours, ce genre de prétention provoque parfois l'irritation – voire un reproche de naïveté, mais ici, à deux pas du Café de Flore, je compte sur votre compréhension.

Ma réflexion prend place au début d'une année qui risque d'être importante pour l'Europe, peut-être lourde de conséquences – oui, je redoute en fait qu'elle soit difficile. Une bonne nouvelle, d'abord : c'est un libraire qui est le Président du Parlement européen. Mais, au mois de mai de cette année, les citoyens de l'Union Européenne devront élire un nouveau Parlement, et il faut craindre que les eurosceptiques et les opposants à l'idée européenne soient élus en nombre au parlement. Un parlement qu'ils souhaiteraient au mieux marginaliser, au pire, abolir.

Face à cette menace, un peu partout, la classe politique effrayée a recours au grand récit d'Europe : il s'agit d'un monomythe typique auquel on veut nous faire adhérer, inéluctable et sans alternatives. Des siècles de guerres fratricides européennes seront invoqués. Car la fin de l'Union européenne – que l'on ose rarement envisager mais qui est suspendue au-dessus de nos têtes, menaçant, comme une phrase interrompue – nous y renverrait directement. Pourtant, pour ma génération - et aussi pour ceux dans ma génération qui ont une conscience aiguisée de l'histoire - il s'agit d'un récit bizarre. Pour tous ceux qui ont une conscience aiguisée de l'histoire, il s'agit d'un récit bizarre. En ce qui me concerne – et je suppose qu'il en va de même pour Frédéric Ciriez – j'ai beaucoup de mal à imaginer un scénario dans lequel nous nous livrerions à une guerre enthousiaste l'un contre l'autre. Il s'agit d'une évolution qui mérite d'être saluée, pourvu que l'on en n'oublie pas le passé, une évolution qui pose pourtant un problème aux hommes politiques européens : la menace a perdu sa vraisemblance – elle n'agit plus. Cela n'a rien de surprenant, le mieux naît du pire. Avec le temps, la peur perd de son immédiateté.

Avoir autant recours à ce monomythe démontre surtout une chose, comme tout monomythe d'ailleurs, un vide narratif. Nous manquons manifestement de polymythies, de récits qui ne prétendent être qu'un parmi d'autres, des histoires dédiées à des cas particuliers, à la vie telle qu'elle est vécue, à la vie en Europe. Il nous manque des *stories* et des *histories*¹.

Mais peut-on sérieusement considérer que nous sommes à court de narrations – avec tout ce que l'on écrit, tourne, publie, diffuse, met en scène, imprime, blogue et poste ?

¹ N.d.T. : en anglais dans le texte original

Peut-être un autre mécanisme est-il à l'œuvre. Peut-être les narrations les plus décisives, les plus engagées et les plus graves, se perdent-ils dans la masse. Leur argument d'autorité ne serait plus reconnu, ni par le politique, ni par la société. Il peut y avoir beaucoup de raisons pour cela, et quelques-unes ne sont pas de notre ressort. Mais peut-être l'image que nous avons de nous-mêmes, comme écrivains, y est-elle pour quelque chose. Elle, elle nous appartient – en tout cas, elle devrait.

Ce serait au moins un petit progrès si nous nous considérons comme des auteurs européens – et bien entendu comme des réalisateurs ou des dramaturges européens, aussi – dont les récits rendent compte de ce qui *est* et de ce qui *devrait être*. Ecrire cet état des lieux manquant, et réfléchir sur ce qu'il faudrait faire, le mettre en scène, en récit et en utopie. Nous serions ainsi des écrivains qui décrivent l'Europe telle qu'elle est, telle qu'elle pourrait être, telle qu'elle devrait être.

Cependant, il ne faut pas se contenter de raconter ce qui se passe au cœur de l'Europe. Nous devons également rendre compte des frontières de l'Europe, de ces destins que nous refoulons sur le fil de cette idée. De la vie et de la mort au large de Melilla et de Ceuta, des bouts de peau et des sandales accrochés sur les barbelés. Nous devons rendre compte de Lampedusa, de New Mogadiscio en Apulie, des serres d'Almeria, des abis de protection civile dans les montagnes suisses, et des prisons de déportation. Nous devons raconter ces êtres humains afin que soient visibles, derrière des concepts bureaucratiques froids comme la convention de Dublin, la souffrance, l'humiliation et la douleur – et que nous comprenions ce que cela veut dire : notre indifférence, notre égoïsme, une inhumanité honteuse, indigne de l'idée européenne. Oui, il faut écrire aussi là-dessus. Ou bien tout particulièrement là-dessus.

Je vous remercie.

JONAS LÜSCHER